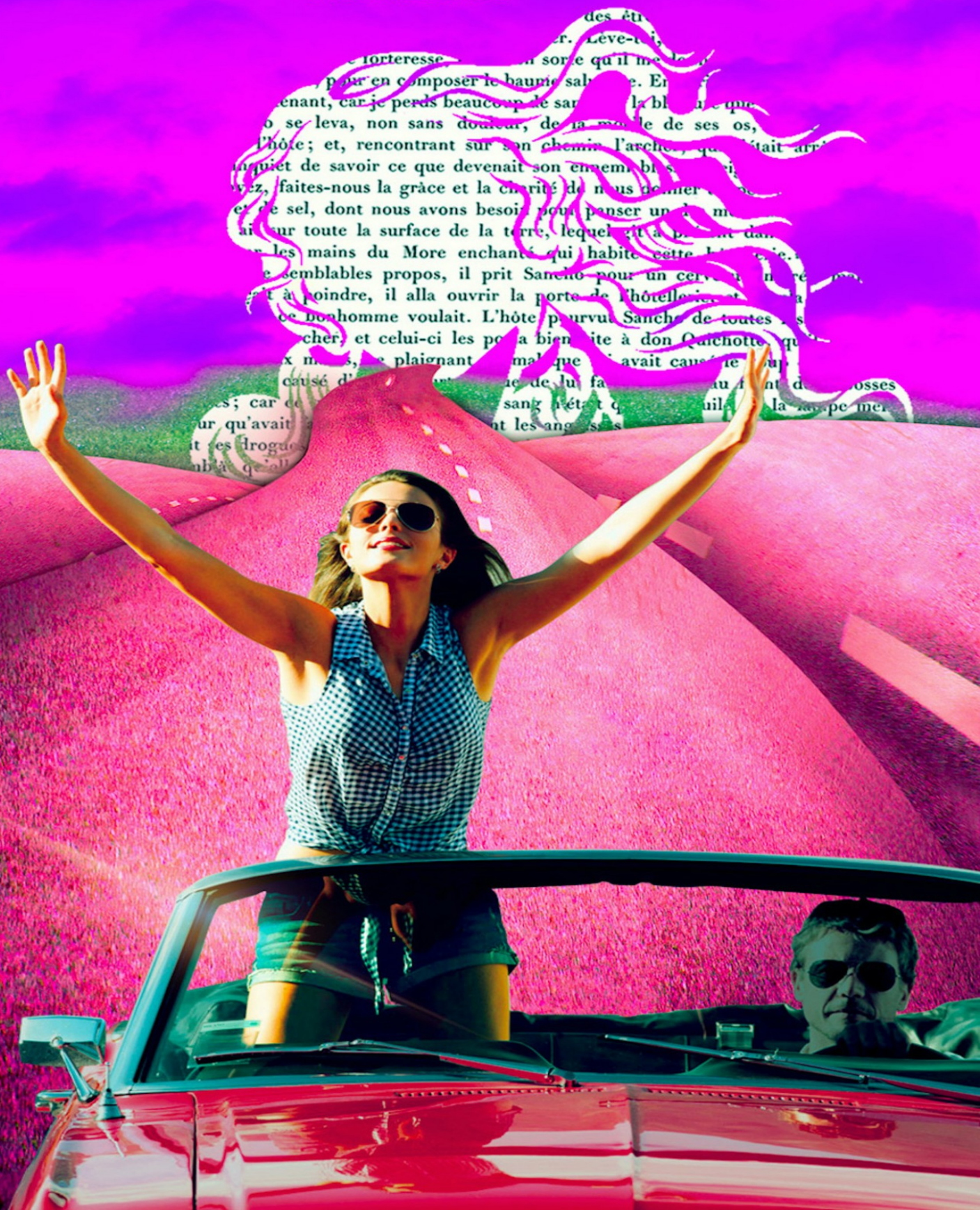


Mellie, l'Échappée Livre

3

Rosa Azùl

Emmanuelle Terff



Emmanuelle Terff

**Mellie,
L'Échappée Livre**

3

Rosa Azúl

« © Emmanuelle Terff, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5076-0 »

Avant-propos

Rosa Azúl est la troisième partie du roman *Mellie, L'Échappée Livre* qui en comporte trois.

Le Smiley est la première.

Les Globes de Coronelli, la deuxième.

Chaque partie est offerte en téléchargement libre, seule l'intégrale est payante au prix d'un euro quatre-vingt-dix-neuf.

La troisième fois ! La dernière fois. Que peut-on partager avant de se quitter ?

Une phrase de Michel Serres, en dernier hommage.

« Si vous avez un sonnet de Verlaine, ou le Théorème de Pythagore, et que je n'ai rien, et si vous me les enseignez, à la fin de cet échange-là, j'aurai le sonnet et le théorème, mais vous, vous les aurez gardés. C'est la culture. »

Mellie sortira-t-elle de la bibliothèque ?

1

Mellie était dans la brume. L'homme de la réception de l'hôtel était venu tambouriner à sa porte pour la réveiller. « Il est midi. Si vous n'êtes pas partie dans moins d'un quart d'heure, je vous facture une nuit de plus. » Elle s'était levée, le cœur en vrac avant de bondir sous la douche. Les cheveux encore humides, elle s'était arrêtée dans une station essence pour boire un café et acheter quatre paquets de bonbons. Elle paya en regardant les pubs sur l'écran derrière le caissier. Quand elle sortit, un gobelet à la main, le soleil l'éblouit. Dans sa tête, il faisait encore nuit.

Elle hésitait. Devait-elle se rendre à la réunion de la *Human Book* pour une demi-journée ? Elle n'était pas certaine d'en avoir envie. Elle ne se sentait pas l'énergie suffisante pour faire revivre son histoire avec un d'autre que Thomas. Le sujet était sec, elle le savait bien : comment une femme se transforme en bibliothèque. Et il fallait déployer toutes les ressources de son imagination pour passionner la personne qui s'asseyait en face d'elle. Elle avait envie de plage, pas d'étagères avec des livres. « Je ne veux pas être une bibliothèque, pensait-elle. Je n'ai plus envie de raconter mes souvenirs ni d'expliquer pourquoi je suis devenue un meuble. » Elle s'étira, finit par sourire.

La mer serait encore là demain !

La place de parking était vide. Elle se gara, sortit, déposa les bonbons sous les roues pour les petits monstres qui habitaient l'orphelinat. Le ciel se rayait de nuages. Elle leva la tête. Son avion devait être déjà loin. Elle se faufila dans le hall pour éviter de rencontrer Linda Kerr.

— J'ai cru que vous n'alliez jamais arriver, Mellie.

Elle écarta les mains, désolée. Linda continuait, glaciale :

— Quand on prend des engagements, on les tient. Vous avez supplié pour intégrer notre catalogue. Votre sujet n'est pas exactement dans notre ligne. Vous ne représentez pas une expérience humaine. J'ai eu pitié : nous sommes une organisation caritative après tout. J'aimerais que vous vous en souveniez à l'avenir.

— Il n'y en aura peut-être pas, bafouilla-t-elle par réflexe avant de s'enhardir. Qui êtes-vous pour savoir ce qui est humain, vous qui transformez les gens en livres ?

Si elle n'avait pas vu Thomas assis devant la table, Dieu sait ce qu'elle aurait ajouté. Depuis la veille, elle était à nouveau pleine des souvenirs de Constance et de Violaine qui lui avaient appris à riposter. Mais elle fut tellement surprise qu'elle oublia tout. Elle se dirigea vers lui d'un pas rapide. Il avait le dos tourné. Était-ce vraiment Thomas ou un autre qui lui ressemblait ? Elle ne put s'empêcher de regarder sa nuque. Elle y vit les marques tremblées que ses ongles y avaient laissées.

Quand elle s'assit en face de lui, il dit simplement : « Vous avez oublié ceci dans la chambre. »

Et il poussa *Le Petit Prince* devant elle.

2

Mellie prit le livre. Elle l'ouvrait, le refermait. Elle le reposa.

— Vous l'avez lu ? finit-elle par dire.

— J'ai eu toute la matinée pour le faire. J'aime beaucoup l'histoire de la rose.

Il attrapa le livre, chercha un peu et commença à lire : *Cette fleur est bien compliquée.*

— Vous venez faire quoi, Thomas ? l’interrompit-elle, un mauvais remake *Des feux de l’amour* ? Mais tout s’est passé entre adultes consentants. Je peux vous le signer. Je ne vous ferai aucun procès dans cinquante ans.

— Vous êtes partie !

— Ne me dites pas que vous ne l’avez jamais fait ? Vous seriez bien le seul homme que je connaisse qui ne s’offre pas un joli moment et qui s’évanouit avec la rosée du matin ! Pourquoi n’avez-vous pas pris votre avion Thomas ?

— J’espérais que vous alliez me raconter la fin de l’histoire, ce matin au petit-déjeuner.

— Et je suis partie avant...

Il étirait un sourire crispé.

— C’est bien ça, jeta-t-il en évitant de la regarder.

— Vous avez attendu toute la matinée pour cette raison ? reprit-elle.

— Oui, Mellie. Je ne m’en irai pas avant de la connaître.

— Vous vraiment êtes mon lecteur idéal ! Je vais continuer, juste pour vous. Où en étions-nous ?

— Les Globes de Coronelli. Ils quittaient Paris...

Elle attrapa une mèche de ses cheveux qu’elle enroula autour de son doigt.

« Le voyage entre Paris et Washington s'est passé comme si je n'étais pas là. J'aurais dû être bouleversée. En réalité, je n'éprouvais rien, reprit Mellie, encore hésitante. J'étais épuisée par les jours passés à organiser le transfert du Globe de Coronelli. À mon arrivée, je me suis rendue directement au musée des *Native American*. Le conservateur m'attendait devant un bâtiment en forme de rocher érodé par le vent. « Notre musée est construit pour rappeler que la culture indienne est fondée sur l'harmonie entre la nature et l'homme », m'expliqua-t-il. Nous nous sommes promenés dans le jardin qui l'entourait. « Pour certaines tribus, les plantes sont les cheveux de la mère terre. Les cueillir pour se soigner est un rite sacré. Venez voir *les trois sœurs*. » Au milieu d'un champ de tabac, maïs, haricots et courge sortaient de terre.

— C'est très poétique, lui fis-je remarquer. J'adore cette façon de raconter la vie. Enfant, j'avais une véritable passion pour les Indiens. Nous habitions dans une ville entre les montagnes. Un jour, le nez du *Vieux Vieux Homme* que nous distinguons sur la plus haute falaise, est tombé après un orage. J'ai pleuré.

— Vous avez vécu ici ?

— J'y suis née.

Cette phrase était stupide ! Je ne suis pas Américaine et il le savait. Mais mon guide ne fit aucun commentaire.

Il me montra le Hall où devait être exposée la Terre de Coronelli, une vaste spirale qui s'ouvrait sur le ciel. La blancheur et le dépouillement du lieu contrastaient avec la nuit qui l'entourait à Paris. Puis il m'emmena visiter les salles presque vides. « Les Indiens aux États-Unis nous ont légué fort peu de choses. Le bois des totems et des pirogues ne résiste pas au temps. Sans écriture, pas de témoignage direct. Ce musée doit vous changer de la bibliothèque François Mitterrand. Nos livres sont des poteries, des amas de coquilles d'huîtres et le nom des routes, des villes ou des États qui sont les souvenirs de leur culture. Un travail délicat pour faire revivre le passé. — Et vous y arrivez ? — Qu'en pensez-vous, Mellie ? »

La caisse fut amenée à l'aide de grues si petites que je faillis rire. J'avais encore en tête la danse magnifique des chênes de la forêt de Bord transportés par hélicoptère au-dessus du jardin qui occupait le centre de la bibliothèque. Je le dis à mon interlocuteur qui connaissait ces images. Il me désigna le haut de l'escalier. Une caméra filmait l'arrivée du Globe. « Nous pourrons comparer, glissa-t-il à mon oreille. On nous accuse de massacrer la terre. Mais que penseront nos enfants en voyant vos arbres qui volent ? Mon pays n'a pas totalement oublié le savoir des Indiens. »

Les ouvriers commencèrent à déclouer les planches. Elles tombaient, l'une après l'autre, comme les lambeaux d'une écorce d'orange. La terre de Coronelli apparaissait peu à peu. Un spectacle magique ! Un monde naissait sous nos yeux. Une côte, un nom de mer, une île. Nous étions comme les premiers explorateurs qui découvraient la ligne sombre d'un rivage inconnu. Quand tout fut fini, nous avons applaudi. Il était encore plus beau, ici, en plein jour. Le conservateur m'en fit la remarque : « Je l'avais vu à Paris, dit-il

— Mais c'est ici sa vraie place », ai-je complété. Il y avait tant de détails que je distinguais sous cette lumière comme si je ne l'avais jamais contemplé.

Au cours de la cérémonie qui suivit – discours, cocktail et le reste –, je me suis consacrée à mon travail. Mais plus tard, quand je me suis retrouvée au bord du Potomac, à me promener le long du grand fleuve qui passait devant mon hôtel, j'ai décidé de ne pas prendre mon avion pour rentrer. Je voulais revoir la maison bleue ! »

Mellie attrapa *Le Petit Prince* devant elle d'un geste impatient. Elle commença à le feuilleter, s'arrêta. Thomas la regardait.

— Avez-vous jamais éprouvé ce sentiment d'urgence ? reprit-elle. La certitude qu'il faut s'abandonner à son désir, étouffer toute volonté, toute raison. Partir vers un point fixe. Je ne suis pas religieuse. Il n'y a rien pour moi après cette vie et les discours des dieux me semblent des illusions fratricides. Mais, à cet instant, j'étais comme un pèlerin qui se rend sur un lieu sacré. Dans la seconde où je

pris cette décision, j'oubliai ma vie passée. L'intermède en France est tombé dans le puits sans fond de ma mémoire et avec lui, Constance, Violaine et tout ce que je vous ai raconté hier.

— Mais moi, je m'en souviens, Mellie.

Elle s'écarta de la table.

— Vous vous souvenez ! Vous revenez ! Vous êtes un homme plein de ressources, Thomas. Voulez-vous me changer également ?

Elle se leva. « Je vais rendre le livre. Ou j'aurais une amende. Restez là. J'en ai pour une minute. » Elle s'éloigna sans lui laisser le temps de la suivre. Il prit son téléphone. Tout le monde le cherchait. Il avait dit qu'il rentrerait par l'avion de dix heures. Il allait devoir inventer une histoire pour calmer ses collaborateurs. Il n'aurait pas trop de mal.

Il venait d'avoir une très jolie professeure.

Mellie traversait la bibliothèque, troublée. Coronelli avait offert à Louis XIV un monde qui n'existait pas. N'était-ce pas ce qu'elle était en train de faire avec Thomas ? De jolies images sur un fond de vérité dont elle occultait les moments d'incertitudes, de chagrins entêtés. Dès qu'un chapitre la gênait, elle sautait des pages par crainte de pleurer.

Mais à Paris, dans la salle des Globes, à côté de la Terre, il y avait aussi la représentation du Ciel avec son dégradé de bleus devant lequel elle s'asseyait bien plus longtemps. Sans mots ni couleurs, il la fascinait. Ses visages de monstres grimaçants ou de déesses impassibles réveillaient des souvenirs qui la hantaient. Devait-elle les partager ? Elle n'aimait pas la pitié, encore moins la transparence ! Les bleus du ciel et de la mer ne sont jamais limpides. Est-ce pour cela que Robert Crosnier, le gardien du Globe Céleste à Marly, avait refusé de recopier le texte des cartouches ? Parce que certains spectacles doivent rester sans mot.

Elle reposa *Le Petit Prince* là où elle l'avait pris hier, entre les autres livres. Il fallait être plus habile. Il n'avait pas besoin de tout connaître. Elle détestait quand il intervenait dans son récit pour lui rappeler un détail oublié. Il était trop présent. Une nuit passée dans le même lit ne lui donnait aucun droit sur elle.

Quand elle revint dans le hall, elle l'observa de loin. Il lisait. Elle fut agacée comme s'il la trompait avec une autre.

Il interrompit sa lecture dès qu'elle s'assit en face de lui.

« Je garde un souvenir étrange de ce retour vers la maison bleue, reprit Mellie sans le regarder. Le nom des villes défilait : New York, Bridge Port, Rhode Island, Cape Cod. Des noms qui s'évanouissaient sitôt entraperçus, comme le titre des livres quand je courais dans les étages de la grande bibliothèque. Les motels succédaient aux chaînes de restauration : Econo Lodge, Burger King, Motel 6, Five Guys, dans une suite hypnotique qui me donnait l'impression de dormir éveillée. Rien où s'accrocher. Aucune image, aucune sensation jusqu'à mon arrivée devant la mer...

Je me suis garée au bout d'une route, à l'orée du sable. La nuit sentait le sel et l'odeur blanche du soleil. J'entendais les vagues. J'ai baissé la vitre. À neuf ans, j'avais couru sur cette plage ; Brad m'avait rattrapée, emprisonnée dans ses bras, ramenée de force dans la maison bleue. Je n'étais plus la même. Était-ce cela que je venais chercher comme réponse ? Jouer au jeu des sept différences pour être certaine d'être libérée de la culpabilité d'avoir gâché mon enfance ?

J'ai loué une chambre dans un motel face à la station essence où Daniel nous attendait à la fin de notre fameuse Road Azúl. Elle était toujours là.

Pas Ana !

Le lendemain, je me suis réveillée de bonne heure. J'ai bu un café dans un 7-Eleven au coin d'une rue. J'ai suivi la route noire qui traversait les bois incandescents de Moryan Gray. L'automne touchait à sa fin. Au prochain coup de vent, les feuilles tomberaient.

La route bifurquait à travers les dunes. Des grappes d'herbes d'un vert usé s'accrochaient aux bords du chemin. La plage dessinait une courbe : la maison bleue était toujours là ! « Certaines choses ne peuvent pas changer », ai-je pensé en la voyant au loin avant que la porte s'ouvre. Deux garçons couraient sur le deck en bois. Ils descendaient l'escalier de la plage, un grand cerf-volant dans les bras du premier. Une femme les suivait, mince, blonde, élancée. Ce n'était